

EXIL À LONDRES: LES PROSCRITS «RÉPUBLICAINS»

(1) ...

Que vais-je devenir dans ce pays où mon ignorance de la langue me rend tout à coup sourd et muet?

Puis, après m'être renseigné, je constate qu'avec la plus stricte économie, je ne pourrai vivre chez Pottier à moins de deux shellings par jour - coucher compris, il est vrai, mais en ne faisant qu'un seul repas.

Le brouillard s'étend sur toute la ville et lui donne un aspect affreusement boueux.

Comment m'orienter pour me mettre à la recherche des amis qu'il me faut voir et qui sont disséminés un peu partout, dans *Smith's-field*, *White Chapel*, *Lambeth*, *Eagle Tavern*, au diable enfin de *Fitzroy square*, mais où les loyers sont à meilleur marché.

Les garçons seuls habitent généralement Soho, à quelque distance de la taverne de Pottier.

Parmi ces derniers se trouve heureusement une ancienne connaissance des clubs de 1848, le citoyen Déjacque, colleur de papiers, et poète à ses heures.

Ses *Lazaréennes*, petits poèmes dans lesquels il dépeint en traits poignants et énergiques les misères des prolétaires, l'ont contraint de se réfugier à Londres dès avant le coup d'Etat pour échapper aux cinq années de prison que lui avait rapportées son talent populaire.

Il connaît bien la ville et, libre en ce moment, il m'offre d'être mon *cicerone* pour me conduire dans *Eagle Tavern*, où demeure notre ami Merlet, un typographe qui connaît l'adresse exacte de plusieurs autres camarades que je veux voir.

En route, Déjacque m'explique la situation actuelle des proscrits. Elle est des plus tristes sous tous les rapports.

Les tailleurs, les cordonniers et les cuisiniers - ces derniers surtout— ont rapidement trouvé du travail, à la condition de se donner tous comme venant de Paris, lors même qu'ils n'y ont jamais mis les pieds.

Mais la plupart des autres métiers chôment. D'abord on n'a pas grand besoin d'eux: les ouvriers anglais y suffisent amplement. Et puis ceux-ci ne voient pas d'un très bon œil les ouvriers français.

Nous avons la réputation d'être rebelles à tout groupement corporatif. Or, les ouvriers anglais y tiennent, eux, essentiellement et ils n'ont pas tort, ce me semble. C'est leur unique sauvegarde contre le caractère excessif que prend de plus en plus l'exploitation capitaliste.

Les maçons, les charpentiers, les mécaniciens, les typographes français ont donc grand'peine à se procurer de l'ouvrage.

(1) Titre de l'extrait choisi par *Anti.mythes*.

Seuls les ouvriers de petites industries artistiques et de fantaisie trouvent à s'occuper. Il a fallu l'intervention du comité chartiste (2), sollicité, dit-on, par Louis Blanc en faveur de Nadaud, pour que ce dernier, grâce surtout à son titre d'ex-député, fût admis à utiliser sa truelle.

Quant aux professeurs, outre que la proscription en regorge, me dit Déjacque, ils ont de plus à lutter contre la redoutable concurrence que leur font les domestiques français quittant la livrée pour enseigner la littérature. - On préfère de beaucoup ces derniers aux affreux proscrits, ennemis de l'ordre et de la religion et portant toute leur barbe.

On trouve généralement que messieurs les ex-valets de chambre ont une prononciation plus distinguée. Et puis ces messieurs, à la séduction de leurs «*bonnes manières*» ajoutent la considération due au titre d'*esquire* qu'ils accolent sans scrupule à leur nom. Il en est même qui se donnent du *vicomte* avec un certain succès.

La situation est peu rassurante.

A toutes ces difficultés vient encore s'ajouter l'évidente hostilité de tous ceux qui dirigent l'opinion publique en ce pays.

Pour faire leur cour au futur empereur dont ils redoutent les projets et aussi par haine du socialisme, la plupart des grands journaux anglais affichent la plus vive admiration pour le «*sauveur de l'ordre*» et affectent envers les proscrits le plus grand mépris. Ils se proposent même d'organiser la famine contre nous.

«*Le prince-président* - écrivait le Times, il y a quelques jours - a bien tort d'envoyer à grands frais les républicains en Afrique et à Cayenne; qu'il se contente donc de les jeter sur nos côtes, et, nos brouillards aidant, la misère dans laquelle nous les laissons croupir et s'étioler l'aura bientôt débarrassé d'eux».

Il est juste de reconnaître que Ledru-Rollin a fourni un facile prétexte à la publication de cet aveu sans vergogne, en publiant sa *Décadence de l'Angleterre*, livre sans grande valeur du reste.

Mais vraiment ce n'a été qu'un prétexte. En réalité la presse officieuse en Angleterre exécra la République, malgré les craintes que son assassin inspire pour l'avenir.

Si, économiquement, la situation des proscrits est peu satisfaisante, elle ne l'est guère plus sous le rapport moral, à entendre mon compagnon.

Ils sont incessamment tiraillés par deux groupes principaux qui se disputent leur direction politique.

Ledru-Rollin est le chef du premier, - composé de la plupart des ex-députés et de tous ceux qui, en province, exerçaient une influence électorale sérieuse en faveur de ces messieurs.

Soit convictions, soit intérêts, ils s'affirment nettement comme républicains, mais aussi comme anti-socialistes. La République c'est eux, comme autrefois l'Etat c'était Louis XIV; - et en dehors d'eux, il n'y a plus que des imbéciles ou des traîtres.

Ils font grand étalage des situations sacrifiées à leurs convictions et n'admettent pas qu'en exil leur autorité soit méconnue.

Les pyatistes - du nom de Félix Pyat qui en est la personnalité la plus notoire et la plus respectée, - groupés sous le drapeau de la «*Commune révolutionnaire*», renferment des socialistes militants et des blanquistes.

(2) Ce parti, connu aussi sous le nom de *Réformiste*, tendait à l'établissement du suffrage universel. Au point de vue économique, ses membres, en grande majorité, appartenaient à l'école de Robert Owen. Louis Blanc y était très considéré. (Note de l'auteur).

Ce groupe représente l'élément le plus désintéressé et le plus ardent du parti révolutionnaire, - toutes réserves faites à l'égard de quelques individualités plus bruyantes que réellement actives. Mais s'ils inspirent plus de sympathie que leurs rivaux, les Rollinistes, on peut leur reprocher le ton déclamatoire de leur littérature, qui n'a malheureusement ni la netteté ni la simplicité de celle de Blanqui, dont la plupart d'entre eux se réclament pourtant.

Beaucoup de proscrits enfin, peu soucieux d'être dirigés, comprenant aussi l'impossibilité d'organiser une action sérieuse en dehors du milieu où elle doit se produire, se contentent d'aller à toutes les réunions où les intérêts communs sont en jeu. Ou les appelle les *Indépendants* et ils sont assez mal vus par les embrigadés des deux autres groupes.

Déjacque m'affirme même que tout nouvel arrivant trouve habituellement au pont de Londres, dès qu'il y débarque, des amis de Ledru et des amis de Pyat qui, en vrais garçons d'hôtel, se le disputent pour en faire un adhérent de plus à leur clan respectif.

Venu par le train de Southampton qui descend près de *Waterloo Bridge*, j'ai ainsi, me dit-il, échappé à ce véritable racolage.

Il existe encore un petit clan tout spécial, composé de chefs d'écoles et de leurs principaux disciples. On y tente de se mettre d'accord pour établir une sorte de programme d'après lequel une propagande active s'établirait au profit des données socialistes communes à tous les systèmes.

Qu'ils réussissent ou non dans cette tentative, du moins leurs efforts, dégagés de toute préoccupation de parti, ne pourront qu'être utiles à la révolution sociale.

Cabet, Pierre Leroux et Louis Blanc en sont, on pourrait dire, les trois chefs.

Jules Leroux, Landolphe, Malarmet, Philippe Faure, Alfred Tallandier, Auguste Desmoulins, Ernest Lebloys, Nétré, Luc Desages, Nadaud, Vasbenter, forment le gros de cette petite armée.

Ils sont tenus en assez grand dédain, surtout par les Rollinistes qui les traitent de rêveurs, parce que, eux non plus, ne croient guère à l'efficacité d'une agitation organisée de l'étranger. D'ailleurs, ils ne croient pas davantage à la possibilité d'une action prochaine.

Ce que j'ai vu à Dijon, avant mon départ, me laisse à penser qu'ils n'ont que trop raison.

Il m'a fallu deux grands jours - et encore grâce à l'obligeance de Déjacque - pour mettre la main sur les quelques amis que je savais ici, tant sont longues les courses dans ce diable de Londres qui, comme le *Père Etemel*, disent ses fidèles, ne commence et ne finit nulle part.

Je suis tombé entre autres sur le groupe des socialistes, juste au moment où ils corrigeaient les épreuves de leur réplique à Mazzini, lequel, comme tous les aspirants au pouvoir, a le socialisme en horreur, bien qu'autrefois - sous Louis-Philippe - il affectât de se dire l'ami de Ledru et de George Sand.

On me raconte alors que le 11 février dernier, deux mois à peine après le coup d'Etat, il a déclaré devant les *Amis de l'Italie*: «*qu'il n'était pas socialiste; qu'il n'était, lui, ni pour le rêve sauvage, absurde, immoral du communisme, ni pour l'abolition de la propriété, ni pour la suppression du capital, ni pour le culte exclusif des intérêts matériels... etc., etc...*», et que de telles théories avaient conduit la France à l'ignoble acceptation du plus dégoûtant despotisme.

Par crainte de scandale, aucun socialiste n'avait cru devoir répondre d'abord à cette stupide diatribe où la haine de Mazzini pour la France s'était étalée dans son plein.

Encouragé par ce silence, le futur pontife de la «*troisième Rome de l'avenir*», prenant au sérieux la haute bouffonnerie d'un prétendu triumvirat révolutionnaire européen formé avec Ledru-Rollin et Kosuth, vient de lancer, sous le titre *Devoirs de la démocratie*, un manifeste publié par *la Nation*, journal soi-disant républicain de Bruxelles que rédige un monsieur Ch. Potvin.

Dans ce manifeste, le mystique Mazzini, qui rêve un nouvel avènement de Rome comme souveraine du monde moderne, éclate en injures cette fois non seulement contre les «*faiseurs de systèmes*», mais contre tous les socialistes, leur reprochant «*de nier Dieu, la société, le gouvernement; de dessécher les sources de la foi; de n'avoir pour but que la recherche du bonheur... d'avoir fait de l'humanité une question de pot-au-feu... d'avoir ruiné le sentiment national... d'avoir dit que la France doit à l'Europe la solution du problème de l'organisaïton du travail*».

Enfin, si la France veut redevenir digne d'elle, conclut Mazzini - avec l'assentiment probable du drôlatique triumvirat européen - «*il faut que tout homme de cœur vienne se rallier sur le terrain tant de fois indiqué et que «J'indique encore: Dieu, Peuple, Amour, Association, Liberté, Vérité, Egalité, Vertu, Bien de tous...»*».

Ouf! Ce n'est pas un «*faiseur de systèmes*» celui-là, oh non! - Mais quel enfileur de mots!

On ne pourra pas du moins accuser son programme de trop de précision.

Alors, les socialistes de Londres, moins pour l'honneur du socialisme - au-dessus vraiment des platitudes de Mazzini - que pour venger ceux qui, en juin 1848, furent lâchement assassinés par les amis actuels de ce grotesque ont cru devoir relever comme il convient leur vaniteux insulteur - devenu, de par sa propre autorité, «*le procureur général de la République européenne*».

A leur tour ils reprochent à Mazzini de déclarer que «*la République lui suffit*», ce titre aussi ayant suffi à Cavaignac pour mitrailler le peuple.

Ils signalent l'erreur de ce prétendu révolutionnaire ami du Peuple, leur reprochant d'avoir fait de l'humanité une question de marmite, ce qui démontre assez qu'il n'a jamais compris que c'est seulement par la cessation de la misère que finira également la dégradation humaine résultant de l'oppression capitaliste.

Les socialistes revendiquent avec fierté l'accusation qu'on leur lance comme une injure, de pousser à ne plus considérer désormais l'humanité que comme une grande famille et non comme un tas d'individualités jalouses les unes des autres et se faisant d'injustes guerres.

A Mazzini qui ose les accuser de lâcheté, les socialistes reprochent de n'avoir jamais agi que par de secrètes correspondances, créant - pour lui - le péril... à distance.

Ils lui rappellent qu'arrivé à Rome, la révolution accomplie, il n'a lui-même été qu'un idéologue sans capacité révolutionnaire.

Qu'enfin, lui, le terrible pourfendeur de ceux qu'il appelle des «*phraseurs*», il discourait, alors qu'on mourait à Novarre.

Les signataires de la réponse avaient naïvement cru que la Nation, qui avait publié l'attaque, publierait aussi leur riposte. C'était trop demander à la bonne foi des républicains bourgeois. Par la plume de son rédacteur eu chef, Ch. Potvin, la Nation refuse d'insérer «*afin de ne pas transformer le journal en une arène où des démocrates, des frères, se jetteraient l'insulte! (3)*».

Après cette tartuferie, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle.

Gustave LEFRANÇAIS.
